

Où en est l'œcuménisme ?

Conférence du P. Michel MALLEVRE
le 16 octobre 2009 à Clermont.

Quand on parle de l'œcuménisme, chacun réagit en fonction de son expérience. Dans ma formation dominicaine, j'ai eu la chance d'avoir comme professeurs des personnes très engagées dans l'œcuménisme : le père Yves-Marie Congar et le père Hervé Legrand ; cela a certainement joué un rôle. Mais j'ai ensuite vécu 17 ans en Afrique Centrale ; cette expérience de la vie de l'Eglise et de la rencontre d'autres chrétiens m'a profondément marqué. Comme je suis juriste de formation, je suis toujours porté à prendre un certain recul par rapport aux expériences immédiates de mes interlocuteurs. Ayant été directeur national du Service pour l'Unité des chrétiens, en relation avec les délégués diocésains à l'œcuménisme dans toute la France, j'ai pris conscience de la diversité de l'histoire. Que vous soyez en Alsace ou dans des régions sans présence d'autres églises, vos réactions ne sont évidemment pas les mêmes.

Pour vous dire comment je vois la situation œcuménique aujourd'hui, je voudrais d'abord souligner que nous vivons une actualité importante au niveau institutionnel international. Nous avons eu à la fin août - début septembre le Comité central du Conseil Oecuménique des Eglises (COE) qui a désigné un nouveau secrétaire général et réfléchi à la situation œcuménique. L'assemblée de la Commission Foi et Constitution du COE a la particularité de comprendre, parmi ses 120 membres, 12 membres de l'Eglise catholique, bien qu'elle ne fasse pas partie du COE. De plus il va y avoir prochainement une nouvelle session de la Commission internationale de dialogue catholique-orthodoxe. Enfin, en 2010 on fêtera le 100e anniversaire de la Conférence missionnaire d'Edimbourg qui fut un point de départ symbolique du mouvement œcuménique. Cette dimension internationale me donne un point de vue différent du vôtre.

Pour faire le point sur l'œcuménisme, je voudrais souligner trois choses essentielles.

- 1) repérer notre contexte en profonde mutation.
- 2) regarder les avancées et les difficultés de l'œcuménisme, avec ses quatre piliers.
- 3) évoquer rapidement les relations entre nos différentes familles confessionnelles.

1°) Les transformations du contexte œcuménique actuel

Quand le mouvement œcuménique est né, au début du XXe siècle, il avait trois caractéristiques.

- l'essentiel des chrétiens était situé dans l'hémisphère nord : Europe et Amérique du Nord

- la géographie confessionnelle était à peu près claire : il y avait des pays à dominante catholique, des pays à dominante protestante, des pays à dominante orthodoxe, avec des prolongements éventuels dans les anciennes colonies.

- nous étions encore des sociétés assez stables, avec un sentiment d'appartenance ecclésiale fort et un attachement de chacun aux institutions et au discours de son Eglise.

Aujourd'hui nous sommes dans une configuration où on peut dire pratiquement le contraire.

Première mutation : le basculement Nord-Sud du centre de gravité du christianisme. Nous avons aujourd'hui – même si les statistiques sont toujours difficiles à manier - un peu plus de chrétiens en Amérique Latine qu'en Europe ; en 2025 ce sera identique pour l'Afrique, et bientôt pour l'Asie. Je pense que vers 2030-2040, il y aura plus de chrétiens en Amérique Latine, en Afrique et en Asie qu'en Europe. C'est un changement considérable parce que ces

pays de Sud avec leurs bouleversements économiques et politiques, ont des problèmes différents des nôtres. Maintenant l'essentiel des chrétiens se trouve dans les pays du Sud. Je ferai une nuance : nous voyons maintenant l'émergence d'Eglises indépendantes africaines et asiatiques qui sont une nouveauté. Ce n'est plus l'Europe qui exporte des formes de christianisme avec ses divisions ; nous avons maintenant des pays du Sud qui nous exportent de nouvelles formes de christianisme, comme on le voit dans nos banlieues. En région parisienne, vous avez plus de 300 à 400 Eglises indépendantes africaines et asiatiques.

La deuxième mutation tient aux migrations qui ont des causes économiques mais aussi politiques. A la suite de la chute du Mur de Berlin et de l'ouverture de l'Est sur le reste du monde, se produit depuis 10 ans un déplacement considérable de populations qui vivaient dans un certain cloisonnement confessionnel. Si bien qu'aujourd'hui on peut dire que, dans pratiquement tous les pays, vous trouvez toutes les confessions. J'ai vécu au Congo-Brazzaville, où il y avait des orthodoxes grecs. Et aujourd'hui le Patriarcat orthodoxe grec d'Alexandrie a la très grande majorité de ses fidèles dans l'Afrique subsaharienne et non plus en Égypte. La majorité des anglicans aujourd'hui ne se trouve plus en Grande-Bretagne, en Angleterre, Pays de Galles, en Irlande du Nord, mais dans des pays du Sud. Le Nigeria a davantage d'évêques anglicans que l'Angleterre (139).

Ce sont des transformations absolument considérables. En France nous avons développé des relations oecuméniques essentiellement dans un face-à-face catholiques-luthéro-réformés. Mais aujourd'hui le Service de l'Unité des Chrétiens de France se trouve devant la quadrature du cercle : comment rester fidèle à nos partenaires de l'Eglise réformée, et en même temps prendre en compte le fait qu'en France il y a maintenant plus de 700 000 orthodoxes, venus de Roumanie, de pays slaves, des Balkans et d'autres régions. Nous avons aussi une efflorescence de communautés de sensibilité évangélique, avec également peut-être 150 000 ou 200 000 anglicans. Dans chaque diocèse, vous avez une mosaïque plus ou moins importante de représentants de toutes les Eglises.

Et la seconde conséquence, c'est que chaque confession chrétienne vit maintenant ce que l'Eglise catholique vit depuis fort longtemps : une communion de fidèles, issus de divers pays, avec des histoires religieuses et politiques extrêmement différentes. L'Eglise catholique vit cela depuis longtemps à cause des missions : elle aide à la fois l'Eglise implantée en Italie, celle implantée au Congo-Brazzaville, celle implantée aux Philippines, etc. Evidemment, les problèmes, les sensibilités ne sont pas les mêmes. Or, chaque confession peut dire cela aujourd'hui. C'est évident pour les Eglises évangéliques qui se développent partout, mais c'est vrai aussi pour l'orthodoxie. Les questions de la diaspora à l'intérieur de l'Eglise orthodoxe sont très difficiles et complexes. Dans l'anglicanisme, il y a aussi ces problèmes d'unité interne liés à la diffusion extraordinaire de chaque confession dans tous les pays du monde. C'est devenu d'une extraordinaire complexité, beaucoup plus encore qu'avant.

La troisième mutation est celle des mentalités : on parle de post-modernité. On souligne souvent un certain individualisme, un primat de l'affectif sur le rationnel, des gens qui vivent davantage en réseaux, une grande méfiance vis-à-vis des institutions ; autant de choses qui font que les appartenances ecclésiales se sont considérablement émoussées. Sans doute aussi parce que les institutions ecclésiales ont eu parfois des prises de position politiques très décevantes, mais aussi parce qu'on est dans un monde où chacun est davantage soucieux de son propre épanouissement, de son itinéraire personnel. La sociologue Danielle Hervieu-Léger a écrit un livre très intéressant qui s'appelle « Le pèlerin et le converti ». Elle dessine deux types de personnes représentatives du retour du religieux aujourd'hui. Des gens qui sont en quête de sens dans un univers qui bouge beaucoup, qui se transforme, font, à un moment, une expérience forte de la présence de Dieu dans leur vie, de changement radical et donc de militantisme, d'attachement fort et inconditionnel à cette Eglise.

Mais en même temps on a aussi des gens en recherche, qui font des itinéraires personnels compliqués, à partir de l'Eglise catholique dont ils étaient membres par tradition (en France) Et puis ils s'intéressent à l'ésotérisme. Je connais une dame qui s'est intéressée au secret des pyramides, puis de là aux coptes d'Egypte, et elle s'est retrouvée copte. Puis finalement elle est revenue dans l'Eglise catholique. Mais à chaque fois avec un enrichissement d'expériences, de personnes, de connaissances et une vision d'Eglise qui est beaucoup plus souple, beaucoup plus poreuse en termes sociologiques, qu'elle ne l'était avant. Il n'est pas étonnant aujourd'hui d'avoir des gens qui ont de multiples appartenances confessionnelles ; en particulier pour les personnes immigrées qui peuvent être le matin dans l'Eglise catholique et l'après-midi aller dans une Eglise indépendante africaine parce que c'est une Eglise où on chante les chants du pays, où ils retrouvent certains de leurs amis.

Et les gens qui vont un temps dans une Eglise puis après dans une autre, aiment se retrouver dans telle Eglise de style évangélique, un certain moment, mais pour les grandes fêtes ils préfèrent se retrouver dans l'Eglise catholique, avec ses traditions autour de Noël, de Pâques, de la Toussaint. Tout cela est évidemment très compliqué, et d'autant plus que le mouvement œcuménique, fondé au début du XXe siècle, a essayé de chercher les moyens de construire l'unité des chrétiens par l'unité des Eglises. Or, nous sommes aujourd'hui dans un monde où les Eglises connaissent des tensions internes très grandes et où on observe, sur tous les continents, un moindre attachement aux Eglises. Pour faire l'unité des chrétiens, l'unité des Eglises est sans doute nécessaire, parce que l'Eglise a été voulue par Dieu - c'est en tout cas ma conviction, et pas seulement la mienne. Mais en tout cas la conception de l'appartenance à l'Eglise n'est plus ce qu'elle pouvait être il y a 50 ou 60 ans.

2°) Les avancées et les difficultés du mouvement œcuménique, avec ses quatre piliers

Premier pilier : la mission. Le mouvement œcuménique, né à la fin du XIXe, au début du XXe siècle. Le premier événement majeur a été la Conférence d'Edimbourg de 1910 où des missionnaires d'Eglises protestantes ont partagé leur conviction que leurs divisions étaient un handicap considérable pour la crédibilité du mouvement évangélique, surtout en Asie, où les civilisations sont marquées par de grandes traditions religieuses, notamment en Inde. Il fallait donc surmonter ces divisions. D'ailleurs un certain nombre de sociétés missionnaires protestantes, fondées au début du XIXe siècle, avaient déjà cette dimension interconfessionnelle.

Deuxième pilier : justice et paix. Au début du XXe siècle, c'est la terrible première Guerre mondiale, dont les principaux protagonistes étaient des pays chrétiens. Comment ont-ils pu déclencher une telle boucherie ? De plus, ces pays étaient en plein développement économique, mais au détriment de la justice, avec une exploitation des populations ouvrières. Marx a très bien décrit ces conditions épouvantables de travail des hommes, des femmes et des enfants. Il y a eu cette prise de conscience que la justice et la paix, centrales dans le message évangélique, n'étaient pas vécues par les pays chrétiens. C'était un devoir pour la conscience chrétienne d'y remédier. Mais vivre l'unité dans une lutte pour plus de justice et de paix, cela supposait de solder l'héritage des divisions confessionnelles et doctrinales ; c'était indissociable.

D'où le **troisième pilier, doctrinal**, que l'on a appelé « Foi et Constitution », qui avait pour but d'essayer de surmonter les grands clivages doctrinaux. Première Conférence en 1927, et la plus récente vient de s'achever en 2009. Christianisme pratique, lutte pour la justice et la paix d'une part, et Foi et Constitution d'autre part surmontaient les clivages doctrinaux. Voilà les deux réseaux, les deux instances qui ont essayé de développer cette double préoccupation. Elles se sont unies concrètement en 1948 pour former le Conseil Oecuménique des Eglises. Et

en 1961 le Conseil Mondial des Missions, issu de la conférence d'Edimbourg, est venu s'y ajouter.

Et c'est ainsi que le mouvement œcuménique a été porté par une institution qui aujourd'hui recouvre 349 églises anglicanes, orthodoxes, protestantes, essentiellement luthéro-réformées, méthodistes et en petite partie évangéliques-baptistes surtout, ou Eglises libres : une toute petite partie du mouvement évangélique.

A ces trois piliers il faut en ajouter un quatrième, qui est double : le **pilier éducatif** car les mouvements d'étudiants ont joué un rôle considérable dans la naissance du mouvement œcuménique. Et surtout, le **pilier spirituel**. C'est notre conviction, bien sûr : sans la prière, on n'aurait qu'une tentative institutionnelle sans âme, sans sève. Elle ne ferait pas droit au fait que l'unité des chrétiens est d'abord un don de Dieu, une grâce. Ce mouvement spirituel a été très fort ; il est né dans l'Alliance évangélique avec, en 1846-1847, le lancement d'une Prière pour l'unité, à l'intérieur de la mouvance évangélique. Il a ensuite été relayé par différentes initiatives, dont la plus importante a été celle de Paul Watson qui a fondé en 1908 la Semaine de prière pour l'unité des chrétiens entre le 18 janvier et le 25 janvier. Initiative relayée et transformée un peu plus tard par le Père Couturier, à Lyon. Ces quatre piliers restent aujourd'hui encore quatre lieux de vérification de la vigueur de l'œcuménisme... ou de son essoufflement. Alors, je vais reprendre chacun de ces lieux.

Premier lieu : la Mission

Il y a eu des avancées considérables. Par exemple Expo-bible : des lieux très vivants de rencontre de chrétiens, notamment avec des évangéliques. Mais aussi des expériences d'évangélisation de rue, avec des communautés nouvelles et des évangéliques. Egalement les radios chrétiennes, comme RCF, qui ont une dimension œcuménique. Ou encore les traductions bibliques faites en commun.

En même temps, il y a eu et il y a encore des difficultés. Le décloisonnement confessionnel fait que des Eglises, qui avaient jadis leur propre territoire, vivent aujourd'hui en concurrence et parfois en conflit. Deux lieux où cela se vérifie, de façon très rude parfois. D'abord en Russie, entre l'Eglise catholique et l'Eglise orthodoxe russe. La présence catholique s'est développée, on a érigé des diocèses à Moscou et ça été considéré comme une atteinte très grave aux relations entre Eglises sœurs et une manifestation de prosélytisme. La chute du Mur de Berlin a permis que des Eglises dites 'uniates' : des Eglises orientales catholiques, qui se sont détachées de l'Eglise orthodoxe il y a fort longtemps, retrouvent leur liberté et demandent à récupérer les églises qui leur avaient été confisquées.

Autre exemple, en Amérique Latine, pays éminemment catholique parce que pays de tradition portugaise ou espagnole depuis le XVIe siècle. On assiste à une efflorescence d'Eglises de sensibilité évangélique et des accusations extrêmement dures sont lancées contre ces 'sectes' : elles sont « comme des loups qui volent les brebis au pâturage ! » J'emploie des expressions qui circulent là-bas. On est dans un contexte très différent de celui que je veux vivre avec Pierre de Mareuil, pasteur baptiste, qui est ici. Que répondre à ces questions ? L'Eglise orthodoxe serait en quelque sorte propriétaire des âmes de Russie, mais au nom de quoi ? L'Eglise catholique serait-elle propriétaire des âmes des pays d'Amérique latine ? Je le dis un peu brutalement parce que c'est plus clair !

Deuxième lieu : le christianisme pratique

Le COE, dans l'héritage de ce mouvement missionnaire, a développé des Conférences missionnaires qui exprimaient leur manière de concevoir la mission. Il est vrai que le COE a été très sensible aux bouleversements économiques et sociaux, au lendemain des indépendances. Il s'est beaucoup investi dans le soutien à un certain nombre de pays : soutien de guérillas

révolutionnaires, soutien de pays marqués par une certaine idéologie marxiste. Beaucoup d'Eglises de sensibilité évangélique ont été profondément choquées par cette alliance de chrétiens avec une idéologie qui par ailleurs apparaissait liée à une négation, voire à une persécution du christianisme. Elles ont été choquées de voir cet accent mis sur le christianisme pratique, le développement économique, au détriment de l'annonce explicite de l'Évangile, et du souci de faire connaître Jésus lui-même. D'où la création de tout un réseau concurrent du réseau missionnaire du COE, ce qu'on appelle le Réseau de Lausanne, à partir d'une Conférence missionnaire de sensibilité protestante évangélique en 1974. Ces deux réseaux, même s'ils ont des liens aujourd'hui, continuent d'exister. Il va y avoir un anniversaire d'Edimbourg 2010 organisé par le COE et par le Réseau des églises évangéliques de Lausanne. Alors vous voyez des limites aux progrès que l'on a pu faire. Je signale deux limites.

En ce qui concerne le christianisme pratique, on pourrait souligner en particulier toutes les grandes conférences qui ont eu lieu depuis les années 90 sur la justice, la paix, la sauvegarde de la création. Il y en a eu un certain nombre, en particulier à Séoul 1990, et ça été encore quelque chose de très fort, porté par le Conseil des Conférences Episcopales et la Conférence des Eglises Européennes dans les trois rassemblements œcuméniques européens : à Bâle en 1989, à Gratz en 1997, à Sibiu en Roumanie en 2007. On pourrait prendre, plus près de nous, des exemples très beaux que vous connaissez : la CIMADE et aussi l'ACAT, avec toute leur dimension œcuménique. Ou, plus récemment, le Réseau environnemental européen, avec des chrétiens qui sensibilisent à une nécessaire prise en compte des questions écologiques.

Mais dans ce domaine du christianisme pratique, on est confronté à toutes les questions qui accompagnent les progrès extraordinaires de la science et de la technique et qui touchent à la conception même de la vie. On parle beaucoup de la bioéthique, de la génétique, donc des questions autour du début de la vie, des soins palliatifs, de l'euthanasie, de la fin de la vie. Ce n'est pas un hasard si le dernier rassemblement œcuménique de Sibiu en 2007 - avec quand même plus de 3000 personnes -, a failli capoter parce qu'au moment de la rédaction du message final il y a eu des tensions très fortes. La première mouture du message parlait de la défense de la vie, de ses débuts à sa fin, et certaines Eglises, dont l'Eglise catholique, essayaient de faire passer en force la défense de la vie depuis le premier moment de la conception jusqu'à la mort naturelle.

D'autres questions sont aujourd'hui très sensibles et déchirent la communion anglicane : ce que l'on appelle le genre, et la question de l'homosexualité. Questions difficiles sur lesquelles toutes nos Eglises sont très prudentes car comment prendre en compte à la fois le respect des personnes et en même temps tenir un certain nombre de convictions ? Je pourrais ajouter encore les débats autour de l'armement. On a fait des progrès ensemble, mais il n'y a pas encore de véritable consensus entre les Eglises sur un certain nombre de questions éthiques.

Troisième lieu : la doctrine.

Le mouvement œcuménique a identifié assez vite un certain nombre de grandes questions doctrinales, et la majorité des chrétiens avait l'impression que ce ne serait pas si compliqué ; une fois qu'on se serait mis d'accord sur le baptême, l'eucharistie et une certaine conception du ministère, ou sur la Vierge Marie ou sur le rôle du Pape, on pourrait arriver à faire l'unité. Effectivement, dans un certain nombre de dialogues des progrès considérables ont été faits. Par exemple dans les dialogues catholiques-orthodoxes ou catholiques-anglicans, les accords des commissions théologiques sur des points comme l'eucharistie (la présence réelle et la notion de sacrifice), ont reconnu la nécessité d'un ministère d'unité comme don à l'Eglise ; même si la figure catholique de ce ministère du pape, doit être reconsidéré par toutes les Eglises, comme le souhaitait Jean-Paul II lui-même.

Mais bien plus que ces questions, le grand progrès réalisé l'a été dans la méthode. On est passé d'un temps où on se caricaturait à de vrais dialogues qui ont permis de mieux comprendre la position de l'autre en lui donnant la possibilité d'exprimer sa foi. On était parfois dans le malentendu au niveau du vocabulaire, parce que souvent nous avons construit nos identités en face-à-face ; c'est très vrai en France entre catholiques et réformés. Par exemple, les catholiques insistaient sur la spécificité du prêtre, et les réformés insistaient sur le sacerdoce commun des fidèles et sur une conception du ministère comme simple délégation de la communauté. On s'éloignait doublement : les protestants de la conception des Réformateurs, et les catholiques de ce qui est strictement défini par les dogmes. Nous avons fait un gros travail, entre spécialistes, qui n'est pas toujours descendu chez les fidèles : un travail pour déconstruire ces identités caricaturales.

Après cela, on a vu que l'on pourrait se mettre d'accord dans ce que l'on appelle un « consensus différencié » : une sorte d'unité dans la diversité. L'un des documents emblématiques de ce consensus différencié a été la Déclaration commune sur la Justification par la Foi, cosignée par l'Eglise catholique et la Fédération luthérienne mondiale en 1999, puis contresignée par le Conseil méthodiste mondial en 2006. Chacun des partenaires dit : « Voilà ma position ». Et l'autre dit « Sans doute je ne dirais pas exactement ce que vous dites, mais tel que vous le dites, je reconnais que ce n'est pas contraire à l'Évangile tel que je le comprends. » On reconnaît donc la possibilité de ne pas dire matériellement les mêmes choses, tout en étant d'accord sur l'essentiel, avec des accentuations qui sont plus le reflet de regards complémentaires sur le mystère que des oppositions véritablement frontales.

C'est très important, parce qu'on a réussi ainsi à surmonter les causes de division entre l'Eglise catholique et les anciennes Eglises orientales, ou bien entre l'Eglise catholique et la tradition luthérienne ou la tradition réformée, mais pas encore les conséquences ecclésiologiques : tout ce qui s'est développé à partir de ce nœud-là. L'Eglise catholique est engagée aujourd'hui dans quinze dialogues, qui tous portent sur la question : qu'est-ce que l'Eglise ? Et derrière, la question qui fâche posée par les catholiques : est-ce que les protestants sont des églises ou des communautés ecclésiales ? Cette question a, de façon maladroite et blessante, mis le doigt sur une réalité : nous n'avons pas encore la même conception de l'Eglise. Nous ne sommes pas encore capables de nous reconnaître mutuellement comme pleinement l'Eglise de Jésus-Christ. La Commission Foi et Constitution a produit un document : « Nature et Mission de l'Eglise », qui voudrait aider les Eglises à réfléchir à nouveaux frais sur ce qu'est l'Eglise, pour se demander : est-ce que ma conception de l'Eglise, avec les durcissements survenus au cours de l'histoire, est vraiment conforme à ce qui est exprimé là ? Est-ce que je ne pourrais pas apporter un certain nombre de correctifs à la façon dont je vis ce mystère de l'Eglise, de façon à ce qu'ensemble nous nous rapprochions ?

Quatrième lieu, la spiritualité.

On a fait là des progrès considérables. La Semaine de prière pour l'Unité des chrétiens, même si elle ne rassemble pas tout le monde, est quand même un don bien ancré dans la vie de nos Eglises. Et il y a d'autres moments importants, comme la Journée Mondiale de Prière (JMP) des femmes, le premier vendredi du mois de mars. Autour de la conscience écologique, il y a cette journée de prière pour la protection de l'environnement, à l'initiative du patriarche Dimitrios de Constantinople, reprise par son successeur Bartholoméos. De même la Journée de la paix, au mois de septembre. On pourrait ainsi égrener un certain nombre de lieux où nous vérifions qu'un très beau cheminement a été fait. Surtout peut-être, quelque chose d'important : la conscience que l'Esprit Saint travaille dans les autres Eglises, et qu'il y a des éléments fondamentaux de la vie de l'Eglise qui sont mieux vécus dans d'autres Eglises plutôt que dans

la mienne. J'ai donc besoin des autres Eglises pour m'aider à être plus fidèle à ce que le Seigneur nous demande. C'est ce que le Pape Jean-Paul II a développé sous la thématique de « l'échange de dons ».

Les exemples classiques : les protestants, avec l'importance qu'ils accordent à la parole de Dieu ; les orthodoxes, avec certains aspects de la liturgie et surtout le rôle de l'Esprit Saint. On pourrait dire comment l'Eglise catholique, au contact des autres Eglises, prend conscience de ses propres limites, de ses propres carences et établit une certaine conversion, de façon à se rapprocher davantage de ce que le Seigneur attend d'elle. On parle maintenant d'« œcuménisme réceptif ». Plutôt que de toujours chercher « qu'est-ce qui manque à mon Eglise pour être vraiment l'Eglise de Jésus Christ telle que je la comprends ? », je me dis : « qu'est-ce que j'ai à apprendre de cette autre Eglise pour que je sois davantage l'Eglise de Jésus Christ ».

Et là, on ne se situe plus à un niveau de conviction dogmatique mais surtout existentiel. Je peux toujours dire : « Mon Eglise a gardé l'essentiel des moyens de salut », mais si ces moyens de salut sont plus ou moins bien vécus, déformés et obscurcis, ce discours est incompréhensible et peu crédible. Nous avons plus que jamais besoin les uns des autres. Cela a été la grande découverte, où le pape Jean-Paul II a joué un certain rôle. Mais à chaque fois que je parle des avancées, je dis qu'il y a en même temps des difficultés. En France aujourd'hui, nous ne sommes pas en mesure d'avoir des accords de reconnaissances mutuelle du baptême. L'Eglise catholique reconnaît le baptême des autres églises, mais pour diverses raisons certaines églises évangéliques ou l'Eglise orthodoxe ne reconnaissent pas tous les baptêmes célébrés dans l'Eglise catholique, notamment le baptême des enfants.

Les questions difficiles autour de l'hospitalité eucharistique. Nous avons tous la conviction qu'il y a un lien entre communion eucharistique et communion ecclésiale. Mais nous ne le pensons pas de la même façon, avec des positions très diverses selon les Eglises. Je pourrais ajouter, chose encore plus grave : on a aujourd'hui des mouvements de résistance dans chacune de nos Eglises, même par rapport au fait de prier en commun. « Si les cathos ne bougent pas, est-ce que ça vaut encore la peine d'aller prier avec eux ? » se demandent certains. Mais d'autres disent : « Comment peut-on prier avec des hérétiques ? »

C'est toujours difficile de prendre des exemples parce qu'on risque de dénoncer une Eglise plutôt qu'une autre. Mais lorsque le Pape Benoît XVI en 2006 est allé à Constantinople et qu'il a prié avec le Patriarche de Constantinople, quelques jours ou quelques semaines plus tard les higoumènes du Mont Athos (c'est-à-dire les supérieurs de tous les grands monastères de la presque île du Mont Athos, le grand lieu spirituel, et l'autorité morale de l'orthodoxie) ont signé une lettre protestant énergiquement contre le fait que le Pape et le Patriarche aient prié ensemble. Et quand le Patriarche Alexis II de Moscou est venu vénérer la Couronne d'épines à Notre-Dame de Paris, les prières alternaient : catholiques, orthodoxes, catholiques, orthodoxes. Nous n'avons même pas dit le notre Père ensemble. Ce n'est donc pas si simple.

3°) Les relations actuelles entre nos Eglises

J'ai commencé par brosser un bref tableau de la complexité extraordinaire du paysage œcuménique. J'ai tenu ensuite à montrer qu'il y avait de véritables avancées mais qu'en fait il y a aussi un certain nombre de résistances, qui tiennent à des choses centrales sur le plan doctrinal, que l'on n'avait peut être pas vu immédiatement, autour de la question de l'Eglise. Elles tiennent aussi au monde bouleversé dans lequel nous vivons. Il n'est pas très étonnant qu'il y ait des tentations de repli identitaire parce qu'il est important de se construire une identité dans un monde qui se transforme vite et que cela fait peur. Il faut essayer de dire ce que l'on est en résistant aux démons de la comparaison et au risque, à certain moment, de se dire : « Ce que je tiens là, c'est ce que disent les protestants ; mais est-ce que je suis encore

catholique si je tiens une position que j'ai entendue chez les protestants ? » Ce sont des questions qui touchent plus à la psychologie de groupe et à la psychologie individuelle.

Il faudrait évoquer les dialogues avec chacune des Eglises. Avec l'Eglise orthodoxe, à cause de la situation politique, le dialogue a commencé plus tard ; aujourd'hui il continue d'avancer mais il se heurte à des problèmes internes à l'orthodoxie. Avec la communion anglicane, ce dialogue a été très loin, mais aujourd'hui de nouveaux éléments, comme l'accession des femmes à l'épiscopat, ont bloqué l'avancée du dialogue. Avec les Eglises de sensibilité évangélique, c'était la guerre, l'ignorance ou le mépris de notre côté. Nous avons fait un chemin, vraiment considérable depuis 1972 ; aujourd'hui on vient de publier le cinquième Rapport de dialogue catholiques-pentecôtistes classiques. Ce document très intéressant aurait été absolument inimaginable auparavant, quand on voit qu'il cite les Pères de l'Eglise et qu'il insiste sur le fait qu'il y a plus de points communs que de divergences, même si ces divergences restent considérables.

Enfin, avec la tradition luthéro-réformée, on a une évolution très importante : ces Eglises qui étaient distinctes se rapprochent, avec ce que l'on appelle la Concorde de Leuenberg au niveau européen. Et même au niveau mondial on voit le rapprochement entre l'Alliance Réformée mondiale et la Fédération luthérienne mondiale. Nouveau défi : on est allé très loin avec les luthériens, beaucoup moins loin avec les réformés ; or ils sont maintenant en train de se rapprocher, en tout cas, en France et en Europe. Comment garder de la cohérence : les amis de mes amis sont-ils mes amis ? pas forcément.

Je termine sur une note positive. Il y a cent ans, nos Eglises étaient vraiment très divisées et ne se parlaient pas. Le fait que nous soyons ce soir rassemblés, représentants de toutes les sensibilités chrétiennes, et que je puisse dire ce que je dis, sans me faire lyncher éventuellement par des catholiques, est déjà quelque chose d'assez extraordinaire. Le Pape Jean Paul II disait : « Le premier fruit du mouvement œcuménique, c'est la fraternité retrouvée ». Aujourd'hui on peut ajouter cet « échange de dons » que l'on vit de plus en plus. Dans un monde de plus en plus complexe, il ne faut pas se faire d'illusion ; mais la situation au niveau mondial qui engage nos Eglises n'est pas, grâce à Dieu, celle que l'on peut vivre dans un diocèse, dans une région. Espérons que ces brassages de populations qui ont considérablement compliqué la donne œcuménique, aideront aussi à diffuser davantage cet esprit œcuménique, pour que les progrès que nous avons pu faire à certains endroits ne se limitent pas à ces lieux mais puissent atteindre la conscience de l'ensemble des chrétiens.